

La poésie de Jorge de Sena

par A. Casais Monteiro

À première vue du moins, Jorge de Sena semble être un poète isolé de tous ceux qui, au coude à coude, se pressent aujourd'hui sur les chemins de la poésie. Un poète qui n'accompagne personne et que personne n'accompagne ; personne qui, proche et en harmonie, lui facilite la quête douloureuse de l'expression – si tant est qu'un poète puisse recevoir une aide dans sa lutte contre la résistance qu'à l'intérieur de lui la granitique défense du déjà formulé oppose à la libération de sa propre voix.

Il y a, c'est certain, un travail commun qui pour ainsi dire précipite plus rapidement la cristallisation, chaque fois qu'une nécessité de renouvellement « se produit » simultanément chez plusieurs poètes. (Il reste à savoir si ce travail commun ne se limite pas à la sphère culturelle, dans la défense de ce qu'il y a de commun dans leurs objectifs et la liquidation de leurs contraires, de sorte que malgré tout le poète reste seul au corps à corps avec l'ange, dans une lutte sans merci.) Jorge de Sena, luttant tout seul, paiera le lourd tribut d'un défrichage – dont beaucoup, sans parfois le reconnaître, lui resteront débiteurs –, pour avoir exploré des terres inconnues, sur lesquelles d'autres, feignant de les découvrir ou se l'imaginant, sauront déjà où « ne pas » poser les pieds – car cette pédagogie ne vaut que pour ce qui ne se peut toucher, et non pour le chemin, qui est toujours singulier.

Mais la condition de précurseur a ses inconvénients. Il se produit avec Jorge de Sena ce phénomène qui continuera à se répéter tant qu'il n'existera pas une tradition culturelle portugaise – chaque poète, pour peu qu'il dépasse le niveau moyen du « talent », ayant à recréer presque entièrement, pour lui et pour les autres, les racines nécessaires à la poésie. Parce que la poésie n'est pas un « miracle ». Elle est imprévisible, mais ne surgit pas sans qu'existent des conditions précises. J'aimerais éviter le mot, mais il est ici primordial : une tradition est indispensable. La précision devrait être inutile ; je préfère néanmoins souligner que je ne me réfère évidemment pas à une tradition stérile et formelle, mais à la cohérence profonde qui, presque toujours invisible aux contemporains, prend toute sa netteté quand l'œuvre entre dans l'histoire et que les facteurs contingents sont ramenés à leurs justes proportions, laissant à nu les poutres maîtresses de l'édifice.

Or, quand la tradition n'existe pas, c'est-à-dire, quand les traditions ne se succèdent pas mais adviennent par éruptions isolées sans continuité entre elles, chaque poète surgit comme phénomène scandaleux, dès lors que le public n'a pas les moyens de le « mesurer », – l'étalon dont il dispose ne pouvant s'appliquer qu'à l'honnête talent, lequel satisfait pleinement aux exigences du marché. Le poète qui a quelque chose à « ajouter » à la poésie, se voit donc isolé, seul, étranger, quand c'est lui précisément qui vient enrichir la nation, en lui apportant quelque chose qu'il n'est allé chercher chez aucune autre. C'est pour cela que la paradoxale critique journalistique (qui

bien souvent ne s'exerce pas que dans les journaux ...) a constamment recours au sobriquet *estrangeirado*¹ quand elle se trouve dans la désagréable urgence d'avoir à donner une opinion sur le poète qui n'est disciple de personne. [...]

Adolfo Casais Monteiro, extrait de *A Poesia Portuguesa Contemporânea*, Livraria Sá da Costa, 1977, rééd. in *Estudos Sobre Jorge de Sena*, op. cit.

Traduit par Séverine Rosset.

1. Littéralement : qui a le caractère d'un étranger. Mais ce terme a une histoire particulière dans le contexte littéraire portugais : il a été employé dans un sens péjoratif à propos de Pessoa et de Sena. (NdT)